

changing during the life course. Ironically, gene talk, for long the firm reference point for meme talk, a narrative to imitate as far as possible, is beginning to imitate meme talk, becoming just as messy and multidimensional.

The author acknowledges (14f.), drawing upon works by Evelyn Fox Keller and Eva Jablonka and Marion Lamb, that it may be misleading to subsume everything non-genetic under one label, “culture,” assuming “dual” rather than multi-dimensional inheritance. The most serious flaw, however, of “Mixed Messages” and its dual inheritance theory is that it reifies the popular determinism of the notion of “blueprint for life” which has tended to be taken for granted during the last century, particularly since the discovery of the double helix and the mapping of the human genome. Adding one or more dimensions to the blueprint does not undermine determinism, it only strengthens it; now, we are told, genes *and* memes determine who we are. Surprisingly, while the author mentions in passing the “emerging field of epigenesis” which “studies how at the molecular level the genetic code itself can be manipulated by the organism, and indeed, some ‘acquired characteristics’ may be transmitted to a future generation in apparent defiance of evolution’s ‘central dogma’” (15), there is hardly any discussion in his book of theoretical developments in a variety of fields that challenge dual-inheritance determinism and the radical separation of organism and environment.

Focusing on agency, processes of life, biosociality, nature-cultures, relational selves, and developmental systems, a number of scholars – including Georges Canguilhem, Donna Haraway, Tim Ingold, Hans Jonas, Richard Lewontin, Margaret Lock, Susan Oyama, and Paul Rabinow – have contributed to the explosion of central dogmas, pushing both the gene and the meme to the sidelines as “reactive” rather than constitutive phenomena. Had he set himself the task of bursting the limits of the blueprint rather than boosting it, narrowly closing his theoretical horizon in advance, Paul would have written a very different book, even more ambitious and more timely. Unfortunately, silence about fundamental critique and refusal to explore other avenues is symptomatic for dual-inheritance theorists and their intellectual kin more broadly, as they stubbornly seek to maintain anthropology itself as a dual-inheritance discipline, transporting mixed messages along separate tracks, at a time when the theoretical landscape is increasingly moving in other directions. In his closing words, Paul poses the question: “is it merely an accident that we have biological theorists who tend to dismiss the importance of the socio-cultural sphere competing with socio-cultural anthropologists who generally ignore the role of biology and genetics in human social life?” (310). While the question is pertinent, it is somewhat misleading. Perhaps the key point is that both camps need to redefine and realign the “social” and “biological”, rather than take them as given.

Gísli Pálsson

Peltier, Philippe, Markus Schindlbeck und Christian Kaufmann (Hrsg.): *Tanz der Ahnen. Kunst vom Sepik in Papua-Neuguinea*. Katalog zur Ausstellung.

München: Hirmer Verlag, 2015. 253 pp., Fotos. ISBN 978-3-7774-2339-5. Preis: € 49,90

L’ouvrage “Sepik. Arts de Papouasie-Nouvelle-Guinée” (“Tanz der Ahnen. Kunst vom Sepik in Papua-Neuguinea” pour la version germanophone) a été publié en 2015. Il a été édité respectivement par Skira et le Musée du quai Branly pour la version francophone et par Hirmer Verlag pour la version germanophone. Ce catalogue ainsi que son exposition temporaire et itinérante (2015–2016) sont le fruit d’une collaboration entre plusieurs institutions : le Martin-Gropius-Bau (Berlin), le Museum Rietberg (Zurich) et le Musée du quai Branly (Paris). Le livre a été réalisé sous la direction de Philippe Peltier, Markus Schindlbeck et Christian Kaufmann.

Mentionnons tout d’abord que nous avons eu entre les mains l’ouvrage dans sa version germanophone et que nous nous basons sur celle-ci pour les indications (pagination par exemple). Le catalogue se divise en deux parties principales. La première comprend une dizaine d’articles, chacun réalisé par un auteur différent, sur des thèmes concernant la culture matérielle (p. ex., les tambours et les masques), les aspects culturels (p. ex., les rituels), ou encore la religion et les traditions (p. ex., la rencontre avec les ancêtres). La seconde partie est un catalogue raisonné des objets montrés dans l’exposition. Chaque objet est accompagné d’une fiche technique (entre autres : matériaux, taille, lieu de conservation) et d’une brève description.

Le fil conducteur de cet ouvrage est le culte des ancêtres en Papouasie-Nouvelle-Guinée, lequel joue un rôle prépondérant pour les groupes ethniques, en particulier pour ceux de la région du Sepik. En culture matérielle, ce culte est concrétisé avant tout sous la forme de statues, de crânes surmodelés (231, n° 113) mais aussi d’objets plus rares comme des pierres d’ancêtres (232, n° 114). Il existe également des objets non anthropomorphes (motifs ou sculptures en forme de crocodile). Ces objets du Sepik se distinguent par leur originalité et possèdent de nombreux attributs soulignant leur statut important : cheveux, coquillages, os etc. (masque, p. 254, n° 134).

Long de plus de 1 100 kilomètres, le fleuve Sepik est le cours d’eau le plus important de l’île de Nouvelle-Guinée. De nombreux groupes ethniques vivent sur ses rives, entre autres : les Iatmuls, les Alambklaks et les Watams. Le Sepik constitue un bassin très fertile pour la culture matérielle, nous offrant un art riche en formes et haut en couleurs. De même, les traditions y sont nombreuses : c’est donc un sujet de premier choix et très pertinent qui est pris pour thème de catalogue.

Le lien entre les institutions à l’origine de cette exposition est qu’elles sont toutes axées sur la notion d’anthropologie d’art, sur la culture matérielle et sur la représentation esthétique. Comme on peut donc l’attendre de ces institutions, les objets sont mis en valeur dans leur contexte anthropologique – usage, fonction – mais aussi en tant qu’objets dans leur pleine dimension esthétique. Cette présentation d’exposition extrêmement soignée se reflète également dans la mise en page de cet ouvrage.

L’ouvrage se distingue par son nombre de pages élevé (351), par la quantité et le niveau de ses articles ainsi par ses illustrations nombreuses et très esthétiques. Le tra-

vail d'édition soigné – couverture rigide, reliure cousue, papier glacé – témoigne d'un travail abouti et très haut de gamme. Le thème est traité de manière très scientifique, comme on l'attend de telles institutions. Certains auteurs sont des collaborateurs de ces musées (Philippe Peltier pour le Musée du quai Branly), d'autres des anthropologues spécialisés sur cette région du monde, à savoir la Nouvelle-Guinée (partie de la Mélanésie), et actifs dans des institutions similaires. Le tout forme une équipe internationale pour ce projet de grande envergure. De nombreux aspects témoignent de la qualité scientifique de ce livre. Des cartes illustrent l'ouvrage et permettent au lecteur de se repérer dans cette vaste région du Sepik et dans l'île de Nouvelle-Guinée, qui est la troisième plus grande île au monde avec ses 786 000 km².

Les nombreuses notes en bas de pages et la riche bibliographie sur les sujets abordés permettent au lecteur d'aller puiser dans d'autres sources bibliographiques, si nécessaire. L'index permet aussi une recherche plus aisée dans le catalogue.

Un aspect intéressant à mentionner sont les photographies de terrain (p. ex., p. 56, n° 12) réalisées par certains auteurs du catalogue. Elles illustrent les lieux, les habitants de cette région et les objets *in situ*. Le catalogue ne se résume donc pas à l'art traditionnel (fin du XIX^e, début du XX^e siècle), mais nous offre davantage d'informations sur cette région du monde, ceci également à notre époque contemporaine.

De nombreux ouvrages publiés dans le passé montraient cette région de Nouvelle-Guinée – comme c'est d'ailleurs le cas pour de nombreuses régions extra-européennes – de manière très stéréotypée et biaisée. Depuis la fin des années 1970, des ouvrages sont enfin venus rendre justice à cette région. Parmi les catalogues et ouvrages richement illustrés sur le domaine il existe notamment le fameux "Kunst vom Sepik" de Heinz Kelm, publié en trois tomes (1966–1968) ou encore le "New Guinea Art. Masterpieces from the Jolika Collection of Marcia and John Friede" (Milan 2005). Cependant, bien que la région du Sepik ait déjà été abordée maintes fois, le catalogue "Sepik. Arts de Papouasie-Nouvelle-Guinée" vient combler une lacune dans le paysage du livre scientifique et de haut niveau esthétique publié ces toutes dernières années.

Parmi les objets présentés on retrouve des objets importants et typiques de Nouvelle-Guinée mais aussi quelques "raretés" et véritables "highlights" comme des objets de plumes (321, n° 207) ; ce type d'objets étant très difficile à conserver dans les conditions humides de Nouvelle-Guinée. Certaines photographies montrent des objets en gros plan et en pleine page (215, n° 99 ; 217, n° 100), révélant les détails et permettant aux lecteurs qui ne pourraient pas se rendre à l'exposition de néanmoins profiter pleinement de ces objets.

Les objets exposés ont été réunis grâce à une dizaine de collections de musées, entre autres le Museum der Kulturen (Bâle), le Tropenmuseum (Amsterdam), le Museum of Archeology and Anthropology (Cambridge) ou le Musée Barbier-Mueller (Genève). Ces musées abritent les collections les plus importantes dans le domaine de

la Nouvelle-Guinée. Un grand travail de recherche a été nécessaire pour la mise sur pied de cette exposition et de son catalogue : environ 200 objets sont présentés, ce qui est considérable.

C'est donc avec plaisir qu'on se plonge dans la lecture de ce magnifique livre qui nous fait voyager dans la région du Sepik.

Milène C. Rossi

Peters, Ulrike: Das Alte Mexiko und seine Hochkulturen. Wiesbaden: marixverlag im Verlagshaus Römerweg, 2015. 254 pp. ISBN 978-3-7374-0984-1. Preis: € 5.00

Ulrike Peters' Buch "Das Alte Mexiko und seine Hochkulturen" bietet einen Überblick über die archäologischen Kulturen Mesoamerikas und gibt Ausblicke auf deren Fortwirken und Rezeption. Der Buchtitel deutet bereits an, dass diese Veröffentlichung sich primär an ein allgemein interessiertes Publikum wendet und Fachpersonen weniger im Blick hat, die im Titel die wissenschaftliche Bezeichnung "Mesoamerika" erwarten würden. Die Autorin verweist in ihrer Einführung selbst auf diesen Umstand (15). Die Darstellung beschränkt sich nicht nur auf Maya und Azteken, sondern bietet einen dem Titel entsprechenden zeitlich und räumlich breiter angelegten Zugang.

Im Einführungskapitel geht Peters auf den Begriff Mesoamerika und seine Bestimmung im Anschluss an Paul Kirchhoff ein und beschreibt die Geografie des Kulturareals. Sie stellt dann die Frage, ob es sich bei den hier vorgestellten Kulturen um autochthone Kulturleistungen handelt oder um Kulturentwicklungen, die auf transozeanischen Kulturkontakt zurückzuführen sind (27 ff.). Sie greift hiermit eine Frage auf, die sich im deutschsprachigen Raum traditionell großer Beliebtheit bei einem interessierten Laienpublikum erfreut und durch allerlei parawissenschaftliche Internetdiskussionen immer wieder auf das Neue befeuert wird. Die Frage wird dem Forschungsstand entsprechend negativ beantwortet.

An diese Einführung schließen sich Kapitel an, die sich den unterschiedlichen archäologischen Kulturen widmen. Ein Kapitel, das die sog. Olmeken vorstellt, eröffnet den Reigen (35 ff.). Die Olmeken werden hier noch im klassischen Sinne als "Mutterkultur" Mesoamerikas präsentiert. Es folgt ein Kapitel über Teotihuacán. Dieses thematisiert neben dem archäologischen Befund unter dem Stichwort "multikulturellen Stadt" unterschiedliche Interaktionsformen der Stadt mit anderen Regionen Mesoamerikas (63 ff.). In einem weiteren Kapitel werden Zapoteken, Mixteken, Totonaken, Huasteken, Colima und Tarasken vorgestellt. Das Folgekapitel kehrt zurück zur Archäologie Zentralmexikos und nimmt dabei insbesondere die Tolteken in den Blick (83 ff.). Ein eigenes Unterkapitel ist den Ruinen von Tula gewidmet, wobei dieses schon auf die Frage nach dem Verhältnis dieser Stadt zu Chichén Itzá verweist, eine Frage, der im Maya-Kapitel ein eigenes Unterkapitel gewidmet ist (118 ff.). Maya und Azteken bilden die Themen der beiden folgenden Kapitel. Das über 30-seitige Kapitel über die Maya beschränkt sich in seiner Perspektive nicht auf die archäologische